

## 1.1 Pourquoi choisir l'Indonésie ?

L'Indonésie, c'est un paradoxe à ciel ouvert. Un pays à la fois fatigué par son histoire et dopé par son avenir. Tu n'y viens pas pour fuir quelque chose, mais pour comprendre comment un archipel de dix-sept mille îles peut fonctionner malgré tout. Ce n'est pas un miracle : c'est une leçon de résilience, de débrouille et d'adaptation constante.

La première chose qui frappe, c'est la vitalité économique. L'Indonésie avance à son propre rythme, environ 5 % de croissance par an. Ce chiffre, abstrait sur le papier, se traduit sur le terrain par un bouillonnement permanent. Des villes qui s'étirent sans fin, des grues qui ne dorment jamais, des entrepreneurs qui bricolent leur succès entre tradition et start-up. Le nickel, l'huile de palme et le textile font tourner les moteurs lourds, pendant que le numérique et la fintech dessinent une nouvelle élite. Le pays ne vend pas seulement des matières premières : il fabrique désormais ses propres rêves industriels.

Jakarta, tentaculaire et chaotique, concentre cette ambition. C'est là que se négocient les décisions, que les multinationales testent leur ancrage asiatique et que les embouteillages remplacent les horloges. À quelques heures d'avion, Bali joue un autre rôle : celui d'un laboratoire pour les indépendants, les créateurs et les nomades numériques. C'est une île d'expérimentation économique et culturelle, parfois caricaturale, mais souvent pionnière. Et pendant que ces deux pôles saturent, l'État prépare un coup de maître : déplacer sa capitale vers Kalimantan, sur l'île de Bornéo. Nusantara n'est pas qu'un chantier pharaonique, c'est une stratégie. Le centre de gravité du pays bascule vers l'Est, et ceux qui savent lire entre les lignes comprennent que les grandes opportunités suivront ce déplacement.

Astuce de survie : en Indonésie, miser sur une seule île, c'est comme jouer avec une seule pièce d'un puzzle géant. Les dynamiques changent d'une région à l'autre ; ce qui marche à Bali n'a aucun sens à Medan. Observe, teste, adapte.

Ce dynamisme économique ne se traduit pas encore dans les salaires. Le revenu moyen local reste faible, souvent dix fois inférieur à celui d'un cadre européen. Mais le coût de la vie compense, du moins hors des deux pôles saturés. À Yogyakarta, Malang ou Lombok, tu peux vivre décemment avec ce qu'un simple freelance européen gagne en ligne. La main-d'œuvre domestique est abordable, la nourriture reste bon marché, et la vie sociale coûte peu, à condition de ne pas chercher à importer ton mode de vie occidental.

À éviter : tomber dans le piège du “tout est pas cher”. Oui, la vie quotidienne coûte moins, mais tout ce qui vient de l'étranger, fromage, vin, électronique, produits importés, devient un luxe. Le pouvoir d'achat n'existe que si tu restes local dans tes habitudes.

Conseil d'initié : si tu vis de revenus étrangers, garde-les à l'étranger et transfère seulement ce dont tu as besoin. Les fluctuations du taux de change et les frais bancaires locaux peuvent avaler une partie de ton budget sans que tu t'en rendes compte.

L'équilibre travail-vie, lui, dépend du lieu et du milieu. À Jakarta, la hiérarchie reste très marquée, et la soumission à l'autorité se vit comme une politesse, pas comme une contrainte. Les heures de travail sont longues, les congés rares, et la flexibilité inexistante dans les grands groupes. En revanche, dans les villes moyennes ou les environnements indépendants, le rythme s'adoucit. Les Indonésiens travaillent dur, mais ils savent aussi s'arrêter quand le temps s'y prête, surtout dès qu'une fête religieuse approche.

Règle tacite : en Indonésie, ton statut social compte autant que ton talent. Le respect de la hiérarchie est une monnaie invisible ; ne la néglige jamais, même si elle te semble absurde.

Côté gouvernance, la démocratie avance, pas toujours droit mais toujours debout. Les élections sont libres, la presse souvent audacieuse, mais la corruption continue d'empoisonner le quotidien administratif. Transparency International classe le pays dans la moyenne, ce qui veut dire en clair : tu peux faire les choses proprement, mais il te faudra de la patience. L'inégalité du système de santé reflète ces écarts. Dans les grandes villes, les hôpitaux privés sont modernes et efficaces. À Sumatra ou Sulawesi, les soins deviennent une roulette russe.

Astuce de survie : souscris une bonne assurance internationale avant même de poser le pied ici. La différence entre “traité localement” et “évacué vers Singapour” peut se chiffrer en milliers d'euros.

La sécurité, en revanche, surprend. Le pays est globalement paisible, même dans les zones à forte densité. Les délits violents sont rares, la criminalité opportuniste plus fréquente. Les seules régions sensibles restent la Papouasie et, ponctuellement, quelques poches de tension religieuse. Mais en dehors de ces zones, tu peux marcher la nuit sans cette vigilance constante qu'imposent d'autres pays à développement équivalent.

Le climat, lui, ne pardonne pas. Tropical, dense, collant. Tu apprendras à vivre dans l'humidité comme d'autres apprennent à supporter le froid. Deux saisons seulement : humide et très humide. Les pluies n'empêchent rien, mais elles changent tout. Les risques naturels, séismes, volcans, tsunamis, font partie du quotidien. On ne dramatise pas : on s'y adapte. Et à Jakarta, la pollution s'invite en prime, mélange d'essence, de poussière et de plastique brûlé.

À éviter : louer un logement sans vérifier la ventilation. L'humidité ronge tout, murs, vêtements, patience.

La connectivité est un autre paradoxe. L'Indonésie dispose d'aéroports modernes et bien reliés, avec des vols internes constants. Voyager entre les îles est simple sur le papier, mais épuisant sur la durée : retards fréquents, ferries bondés, horaires approximatifs. Internet varie du tout au rien selon la zone. À Bali, tu as la fibre ; à Flores, tu retrouves les joies du modem des années 2000.

Conseil d'initié : achète deux cartes SIM de réseaux différents. Quand l'un tombe, l'autre fonctionne.

Enfin, la politique migratoire reflète bien l'esprit indonésien : accueillant, mais exigeant. Les visas sont nombreux, mais chacun est une porte codée. Le pays veut des investisseurs, des créateurs, des nomades numériques, mais pas de touristes installés sous couvert de "travail en ligne". Travailler ici exige un sponsor, une structure, un cadre légal. L'Indonésie ne déteste pas les étrangers, elle déteste les approximations.

Règle tacite : ici, la flexibilité s'arrête à la frontière du visa. Si tu respectes les règles, le pays t'ouvre les bras. Si tu les contournes, il les referme sans un mot.

Choisir l'Indonésie, c'est accepter un terrain de jeu immense, vibrant, souvent déroutant, mais cohérent dans sa propre logique. Ce n'est pas un pays pour les pressés ni pour les rêveurs passifs. C'est un endroit où tout se gagne, lentement, mais durablement. Ceux qui y restent ne sont pas ceux qui ont tout prévu, mais ceux qui ont su plier sans rompre.

## 1.2 À quoi s'attendre concrètement

Si tu viens en Indonésie avec un plan parfait, il ne survivra pas à ton premier mois. Ici, rien ne se déroule comme prévu, mais tout finit par se faire. Ce pays a un génie du désordre organisé : les papiers disparaissent pour réapparaître trois jours plus tard, les signatures s'obtiennent avec un sourire et une patience d'orfèvre, et les délais ne sont qu'une suggestion polie. L'Indonésie ne te teste pas, elle t'apprend la souplesse.

Les délais administratifs varient selon l'humeur collective. Un visa social B211A peut prendre une semaine, ou trois, sans qu'aucune explication ne tienne. Le KITAS, ce titre de séjour temporaire, oscille entre un et trois mois, souvent plus long si ton dossier passe par plusieurs bureaux. Ce n'est pas de la mauvaise volonté : c'est la chorégraphie bureaucratique locale. Les agents ne refusent pas, ils "attendent la signature du supérieur", ce qui peut vouloir dire tout et n'importe quoi. Le compte bancaire, lui, se règle en quelques jours... si tu possèdes déjà ton KITAS. Sans ce sésame, tout s'arrête. Astuce de survie : ne prévois jamais ton vol retour ou ton installation définitive en te basant sur les délais annoncés. Ici, le temps administratif se mesure en cafés bus et en visites répétées.

Louer un logement se fait vite, mais rarement sans surprises. Les propriétaires exigent souvent plusieurs mois de loyer d'avance, parfois une caution démesurée. À Bali, les prix montent sans logique. Tu peux passer d'une villa somptueuse à un gouffre financier pour une simple maison "vue rizière". À Jakarta, le centre reste hors de prix ; à Yogyakarta ou Surabaya, tu retrouves une certaine raison. L'Indonésie adore les contrastes : tu peux dîner pour deux euros dans un warung local et payer mille euros de loyer pour un logement "occidental".

Les revenus, eux, ne suivent pas la flambée. Le salaire moyen local reste bas, souvent en dessous de 300 euros mensuels. Les expatriés sous contrat d'entreprise internationale s'en sortent mieux, mais ceux qui travaillent sur place doivent composer avec un écart de rémunération brutal. L'économie repose sur une main-d'œuvre abondante et bon marché. La domesticité reste courante : aide ménagère, chauffeur, jardinier, c'est à la fois un luxe et un usage social. Refuser ce système n'est pas un acte militant ici, c'est perçu comme étrange.

Règle tacite : si tu emploies quelqu'un, sois correct. Le respect hiérarchique descend et remonte : ton comportement envers le personnel dit tout de toi.

Les écoles internationales représentent l'un des plus gros postes de dépense pour les familles. Compte plusieurs milliers d'euros par an, parfois plus qu'en Europe. Ces établissements vivent de la peur des parents et du prestige des uniformes. Si tu n'as pas d'enfants, considère-toi chanceux : tu viens d'éviter le gouffre financier le plus constant de la communauté expat.

L'administration, elle, est un théâtre. Chaque démarche exige des photocopies, des tampons, des traductions assermentées. Les formulaires changent sans prévenir, les bureaux ferment sans raison. Les agents ne sont pas là pour te piéger, mais pour tester ta persistance. Il faut parfois trois tampons pour valider un seul papier. C'est absurde, oui, mais c'est le système, et il se respecte.

À éviter : hausser le ton ou ironiser sur la lenteur. Ici, perdre patience revient à perdre ton dossier. Les agents sourient, notent ton nom, et ton papier "se perdra" mystérieusement.

Conseil d'initié : garde une pochette dédiée à tes documents et scanne tout. Les photocopies locales se décolorent, les tampons s'effacent, et les agents adorent les doubles exemplaires.

Côté culture, le vrai choc n'est pas visuel, mais comportemental. Les Indonésiens communiquent sans dire. Le refus est rare, le silence est une réponse, et le sourire est une armure. Ce n'est pas de l'hypocrisie : c'est une manière d'éviter le conflit, considéré comme une atteinte à l'harmonie sociale. Tu penseras qu'on t'a dit "oui", alors qu'on t'a simplement dit "je préfère ne pas te vexer". C'est un art subtil que tu apprendras à décrypter, souvent à tes dépens.

Astuce de survie : si on te dit "bisa nanti" ("peut-être plus tard"), considère que c'est un non. Et si on te dit "déjà en cours", c'est probablement à l'arrêt.

Le rapport au temps, lui, frôle la philosophie. "Jam karet", l'heure élastique, résume tout. Les rendez-vous à 10 h se tiennent parfois à midi, ou pas du tout. Ce n'est pas du désintérêt : c'est un rapport différent au rythme. Le pays fonctionne selon la disponibilité, pas selon l'agenda. Tu n'imposeras pas ton tempo ; tu apprendras à t'y couler.

Règle tacite : le temps ici ne t'appartient pas. Il se négocie avec la vie, pas avec une montre.

Les coûts invisibles, eux, guettent les nouveaux venus. Chaque visa nécessite un sponsor, souvent payant. Les extensions tous les deux mois finissent par peser lourd, les taxes d'importation transforment la moindre expédition Amazon en luxe, et les assurances privées grignotent ton budget. Ajoute à cela les dépôts pour ton logement, les frais bancaires imprévisibles, et tu comprendras vite que “vivre à bas coût” reste une illusion d'expat débutant.

À éviter : compter uniquement sur ton budget d'arrivée. En Indonésie, les petites dépenses s'accumulent plus vite qu'une averse tropicale.

L'intégration, enfin, se mérite. Bali concentre une communauté d'expatriés immense, mais souvent repliée sur elle-même. On y trouve tout : des entrepreneurs sincères, des fuyards du système, et une minorité de touristes prolongés qui confondent “vivre ici” avec “habiter au café d'à côté”. Si tu veux te fondre dans le tissu local, il faut sortir de cette bulle. Apprends le Bahasa Indonesia, c'est une des langues les plus logiques au monde. Trois mois de pratique, et tu peux déjà négocier, comprendre, plaisanter. Et là, les portes s'ouvrent : celles des warungs, des voisins, des conversations honnêtes.

La religion, omniprésente, rythme la vie plus que les lois. Les appels à la prière, les cérémonies hindoues, les fêtes chrétiennes ou bouddhistes : tout coexiste, souvent dans le bruit et la ferveur. Ce n'est pas du folklore, c'est le cœur du pays. Et tu n'as pas besoin d'y croire pour le respecter.

Astuce de survie : adapte-toi au calendrier religieux avant ton propre emploi du temps. Un Ramadan, un Nyepi ou un Idul Fitri peuvent transformer la logistique du pays du jour au lendemain.

En bref, s'expatrier en Indonésie, c'est apprendre à composer avec une réalité mouvante. Rien n'est simple, mais tout est possible, à condition de désapprendre la rigidité occidentale. Ici, celui qui insiste se perd, celui qui s'adapte prospère. C'est un pays qui récompense la patience, l'humilité et le calme. Si tu arrives prêt à écouter plus qu'à imposer, tu découvriras que ce chaos apparent cache une cohérence fine : celle d'un pays qui ne promet rien, mais qui donne tout à ceux qui restent assez longtemps pour comprendre comment il respire.

## 1.3 Aperçu culturel rapide

L'Indonésie n'est pas un pays, c'est une mosaïque. Chaque île, chaque région, chaque religion compose une pièce différente du puzzle, et celui qui pense "comprendre la culture indonésienne" au bout de six mois n'a fait qu'effleurer la surface. Ici, les identités cohabitent plus qu'elles ne se mélangent. C'est un équilibre fragile entre modernité, foi, tradition et compromis permanent.

Ce qui tient tout ensemble, c'est le collectivisme. L'individu seul n'existe pas. Tu vis à travers ton cercle, ton quartier, ta famille, ton entreprise, ton village. Le "je" se dissout dans le "nous". Cette appartenance n'est pas facultative : c'est la colonne vertébrale du pays. Si tu veux t'intégrer, accepte que ton espace personnel soit envahi, gentiment, mais sûrement. Tes voisins te demanderont d'où tu viens, combien tu gagnes, pourquoi tu es seul. Ce n'est pas de l'indiscrétion, c'est une manière d'inclure.

La famille élargie est un monde en soi. Les décisions se prennent à plusieurs, même celles qui te semblent purement individuelles. Le respect des anciens est un pilier : un grand-père n'est jamais "vieux", il est "sacré". Les enfants grandissent au milieu d'adultes, et les adultes continuent d'obéir à ceux qui les ont précédés. L'harmonie sociale passe avant la vérité. Tu comprendras vite qu'ici, avoir raison n'a aucune valeur si ça crée un malaise.

Astuce de survie : avant de dire "non", demande-toi si c'est vraiment nécessaire. Le désaccord se gère dans le ton, pas dans les mots.

La religion, elle, n'est pas cantonnée au dimanche. Elle structure les jours, les fêtes, les repas, les horaires, parfois même les contrats. L'islam est majoritaire, mais les chrétiens, les hindous, les bouddhistes et les confucianistes sont officiellement reconnus. À Bali, tu verras des offrandes au pied de chaque porte. À Java, les mosquées marquent le rythme du temps. À Sulawesi, la foi s'exprime dans la pierre et la musique. Cette pluralité tient parce qu'elle repose sur une idée simple : croire, c'est appartenir.

Règle tacite : ne plaisante jamais sur la religion. Jamais. Pas même entre amis. Ce qui semble anodin chez toi peut ici te fermer des portes en une phrase.

La communication indonésienne repose sur l'art de ne pas dire. Les refus frontaux sont rares. Le silence, lui, est une réponse codée. Si quelqu'un détourne le regard, change de sujet ou te dit "on verra", c'est déjà un "non". Ce langage feutré protège l'harmonie, mais il peut désarçonner les occidentaux habitués aux conversations directes. Tu apprendras à lire les gestes : un hochement de tête poli peut masquer un désaccord profond.

Conseil d'initié : observe les pauses. En Indonésie, ce qu'on ne dit pas a souvent plus de poids que ce qu'on exprime.

Dans les familles, les rôles restent traditionnels, même si la modernité gagne du terrain. L'homme garde souvent la position d'autorité, mais les femmes tiennent discrètement les rênes du quotidien. Le mariage reste la norme sociale, presque un devoir. Les célibataires après trente ans éveillent la curiosité, et les couples non mariés suscitent l'incompréhension, surtout hors des grandes villes. À Bali, les mœurs sont plus souples, l'homosexualité tolérée sans être pleinement acceptée. Dans le reste du pays, le sujet reste tabou, parfois dangereux à aborder.

À éviter : juger la société locale à travers ton prisme. Tu ne changeras pas les mentalités, mais tu peux choisir ton terrain et tes interlocuteurs.

Entre urbain et rural, l'écart est vertigineux. Jakarta incarne la modernité chaotique : immeubles de verre, cafés climatisés, centres commerciaux surdimensionnés. Bali, c'est le compromis : la tradition cohabite avec le business du bien-être et les yogis connectés. Dans les zones rurales, on vit encore selon le cycle du riz et des saisons. Les infrastructures varient du tout au rien : fibre optique dans un village, coupures d'eau dans un autre. Le pays avance en plusieurs vitesses, sans complexe.

Règle tacite : dans les villages, sois humble. Le respect s'exprime par la retenue, pas par la générosité ostentatoire.

Les marqueurs culturels donnent le ton de l'année. Ramadan transforme le pays : les rues se vident, les restaurants ferment le jour et explosent le soir. À Bali, Nyepi, le jour du silence, arrête tout : aéroports, commerces, Internet. Même les étrangers doivent se plier à cette suspension du monde. Ces moments ne sont pas de simples traditions : ils régénèrent l'ordre collectif.

Astuce de survie : adapte ton rythme aux fêtes religieuses plutôt que de les subir. Un voyage prévu pendant Idul Fitri ou un déménagement durant Nyepi, c'est le chaos assuré.

Et puis il y a la moto. Pas seulement un moyen de transport : un mode de vie. Tout le monde roule, parfois à trois sur la même selle, souvent sans casque, toujours avec une dextérité qui défie la logique. C'est le cœur battant de la rue indonésienne. Si tu veux t'intégrer, monte sur une moto, ou apprends à la contourner sans paniquer.



Les warungs, ces petits restaurants de rue, sont les vrais centres sociaux. C'est là que tout se raconte, que tout s'échange. Le café indonésien, désormais culte, s'est transformé en phénomène culturel : chaque quartier possède son "spot" où se mêlent étudiants, entrepreneurs, artistes et curieux. Boire un kopi tubruk (café non filtré) n'est pas un geste banal, c'est un rite de quotidien.

Conseil d'initié : va seul dans un warung de quartier, assieds-toi, souris, écoute. Dix minutes suffisent pour qu'on te parle, qu'on te serve un plat supplémentaire et qu'on t'invite à revenir. C'est la meilleure école d'intégration.

La culture indonésienne ne se comprend pas, elle s'apprivoise. Elle t'oblige à ralentir, à observer avant d'agir, à écouter avant de parler. Ici, la diplomatie n'est pas une stratégie: c'est une respiration collective. Tu apprendras vite que la vraie liberté, ce n'est pas d'imposer ton mode de vie, mais de comprendre comment le leur t'oblige à repenser le tien.

## 1.4 Environnement politique et libertés

Parler de politique en Indonésie, c'est naviguer sur un volcan endormi : tout semble stable, jusqu'au moment où ça bouge. Le pays se définit comme une république démocratique, et c'est vrai, sur le papier. Le président est élu au suffrage universel, le parlement fonctionne, les élections se déroulent sans effusion majeure. Mais entre les lignes, la démocratie indonésienne est un équilibre fragile entre pouvoir central fort, influence religieuse et inertie bureaucratique.

L'État reste très présent. Il structure, surveille, canalise. Ce n'est pas une dictature, mais ce n'est pas non plus une démocratie où tout se dit. Le président concentre beaucoup de pouvoir, et le parlement, bicaméral, agit souvent comme un filtre plus que comme un contre-pouvoir. Ce modèle fonctionne tant que l'économie tourne et que les tensions régionales restent sous contrôle. Mais personne n'oublie les décennies d'autoritarisme du passé, elles ont laissé une prudence collective.

Astuce de survie : évite de juger trop vite le système. Ce qui peut te sembler "corruption" ou "copinage" est souvent une forme d'équilibre social héritée de la période Suharto. Tout se paye en faveurs ici, pas forcément en billets.

La justice indonésienne, elle, avance à la vitesse du papier carbone. Officiellement indépendante, elle reste ralentie par une administration tentaculaire où chaque signature passe par trois bureaux. Les décisions prennent du temps, parfois des années. Les juges locaux peuvent être influencés, surtout en dehors des grandes villes. Les lois existent, mais leur application dépend du contexte, des relations et de l'argent en jeu. Le citoyen le sait, il compose. L'expatrié l'apprend vite : ici, la loi est une matière souple, pas un cadre rigide.

Règle tacite : ne te frotte jamais à la justice locale sans avocat local. Et choisis-le bien : en Indonésie, la compétence se reconnaît à la discrétion, pas à la réputation.

Côté libertés, la presse respire, mais sous surveillance. Les médias locaux abordent presque tout, sauf ce qui fâche directement le pouvoir ou les grandes fortunes. Les journalistes font leur travail, mais ils savent où se trouve la ligne rouge. Les lois sur le blasphème, par exemple, sont d'une rigidité qui surprend les étrangers. Une plaisanterie ou un post sur les réseaux peut déclencher une enquête. La liberté d'expression existe, mais encadrée par la notion d'"harmonie sociale".

Et l'harmonie, ici, prime sur la vérité.

À éviter : commenter publiquement la religion ou la politique locale sur les réseaux sociaux. Même sur un ton humoristique. Ce pays pardonne les erreurs d'administration, pas les offenses symboliques.

La surveillance numérique, elle, reste modérée mais bien réelle. L'État n'a pas besoin de te suivre à la trace : la société le fait pour lui. Les applications de messagerie, les plateformes de paiement et les réseaux sociaux sont omniprésents. Les données circulent librement, souvent mal protégées. Le contrôle se fait moins par espionnage que par pression sociale : tout se sait, tout se commente.

Conseil d'initié : si tu veux parler politique, fais-le hors ligne, dans un café, pas dans un groupe WhatsApp.

Les manifestations existent, mais elles sont calibrées. Les syndicats, les étudiants, les minorités religieuses sortent parfois dans la rue, mais toujours dans des cadres prévus, avec autorisation, encadrement policier, et dispersion réglée. Ce n'est pas de la répression brutale comme ailleurs, mais une manière de garder le contrôle du récit. L'État laisse crier, tant que ça ne menace pas la stabilité.

Les médias, eux, sont à l'image du pays : contrastés. Les chaînes privées dominent, souvent détenues par des hommes d'affaires proches du pouvoir. La télévision sert autant à informer qu'à apaiser. Les talk-shows sont politiques sans jamais l'être, les journaux d'opinion oscillent entre critique timide et autocensure polie. Mais Internet change la donne. Les réseaux sociaux, omniprésents, bousculent l'ordre établi. YouTube et TikTok sont devenus des plateformes d'expression politique plus efficaces que les partis eux-mêmes.

Règle tacite : en Indonésie, la vérité n'est pas censurée, elle est noyée. Si tu veux comprendre ce qui se passe, multiplie les sources, compare les versions, et méfie-toi des évidences.

La lutte anticorruption, en revanche, reste une vraie scène nationale. La KPK (Commission pour l'éradication de la corruption) fonctionne comme une institution semi-héroïque : elle enquête, publie, met la pression. Régulièrement, des ministres tombent, des scandales éclatent, des affaires font la une. Mais pour un dossier réglé, dix autres dorment dans les tiroirs. L'efficacité de la KPK dépend souvent du climat politique du moment : on applaudit sa rigueur, jusqu'à ce qu'elle dérange les mauvaises personnes.

Astuce de survie : dans les démarches administratives, reste propre. Ne propose rien, n'accepte rien. Le pays évolue, et les autorités locales aiment faire des exemples, surtout quand il s'agit d'étrangers.

La pression internationale joue aussi un rôle. L'Indonésie veut conserver son image de puissance stable d'Asie du Sud-Est, entre la Chine et l'Australie. Alors elle corrige, lentement, les dérives les plus visibles. La diplomatie indonésienne est fine : elle ne contredit jamais, elle contourne. Le pays ne cherche pas à plaire, mais à durer.

En pratique, vivre ici politiquement, c'est apprendre à être discret. Tu ne changes pas le système, tu t'y faufiles. Le pays ne t'empêchera pas de t'exprimer, il t'observera juste pour voir si tu le fais intelligemment. C'est une liberté pragmatique, conditionnée par la sagesse. Ceux qui s'y adaptent découvrent une démocratie imparfaite, mais vivante, où la survie passe par la nuance.

Et si tu veux comprendre le fond du fonctionnement indonésien, retiens ceci : la stabilité est sacrée. Tout est permis tant que rien ne dérange l'ordre public. C'est une société qui a fait de la patience une politique. Tu peux y respirer librement, tant que tu respectes la règle tacite : ne pousse jamais trop fort sur les murs, ils ne bougeront pas, mais ils te laisseront passer si tu sais quand frapper.

## 1.5 Fractures internes et tensions

L'Indonésie, derrière son image d'harmonie et de tolérance, reste un pays fissuré. Pas au bord de l'explosion, mais traversé par des lignes de fracture qu'on sent dès qu'on quitte les brochures touristiques. Ce qui relie les dix-sept mille îles, ce n'est pas une unité nationale solide, mais un pacte tacite : chacun avance dans sa direction, tant que le tout ne se disloque pas.

Le cœur du pouvoir bat à Java, et tout le monde le sait. C'est là que se concentrent les richesses, les infrastructures, les décisions. Jakarta dicte, les autres écoutent, parfois à contrecœur. L'île de Java, minuscule à l'échelle du pays, abrite plus de la moitié de la population et la majorité de l'économie. Les routes y sont bitumées, les universités financées, les réseaux entretenus. Pendant ce temps, certaines îles périphériques vivent comme dans un autre siècle. L'inégalité géographique est la fracture la plus ancienne du pays : les Javanais possèdent le centre, les autres se partagent les marges.

À l'extrême Est, la Papouasie demeure une plaie ouverte. Sous tension constante, elle oscille entre revendications identitaires, colère historique et contrôle militaire discret. Le drapeau indépendantiste y est interdit, mais jamais oublié. L'État investit dans les infrastructures, les écoles, les routes, espérant acheter la paix à coups de développement. Mais le ressentiment reste vif : la Papouasie a l'impression d'avoir été annexée, pas intégrée.

Astuce de survie : si tu voyages à Jayapura ou Wamena, évite de parler politique. La neutralité y est une assurance-vie sociale. Observe, écoute, mais ne commente pas.

Kalimantan, de son côté, est en pleine mutation. La construction de la nouvelle capitale, Nusantara, transforme la région en laboratoire géopolitique. Routes neuves, chantiers colossaux, promesses d'emplois : le futur du pays s'y joue à coups de béton et de symboles. Mais cette expansion inquiète aussi. Les populations locales, notamment dayaks, craignent de devenir minoritaires sur leurs propres terres, chassées par la spéculation foncière et la migration interne. Le développement, ici, avance plus vite que la justice sociale.

Règle tacite : en Indonésie, le progrès se mesure en kilomètres de route, pas en égalité d'accès.

Les minorités religieuses complètent ce tableau complexe. L'Indonésie reconnaît officiellement six religions, islam, christianisme, catholicisme, hindouisme, bouddhisme et confucianisme, mais cette diversité est surtout administrative. Dans certaines provinces, les chrétiens dominent, dans d'autres ils se cachent. Les tensions sont rares mais jamais impossibles : une église incendiée à Sumatra, un village bouddhiste attaqué à Java, une mosquée bloquée à Manado. Ces événements ne définissent pas le pays, mais ils rappellent que la tolérance ici est un équilibre, pas un acquis.

À éviter : afficher publiquement une appartenance religieuse militante. En Indonésie, la foi se vit avec ferveur, mais la discrétion reste la meilleure garantie de paix.

L'urbanisation massive accentue les déséquilibres. Jakarta, monstrueuse mégapole, déborde depuis longtemps de ses limites naturelles. Les embouteillages y sont un mode de vie, la pollution un décor permanent. Les riches vivent au-dessus de la ligne de flottaison, dans les tours climatisées, pendant que les plus pauvres reconstruisent leurs maisons chaque saison des pluies. La ville attire encore les migrants internes venus de tout l'archipel, convaincus qu'un emploi les attend. La réalité est plus rude : précarité, logements insalubres, embouteillages de deux heures pour dix kilomètres.

Conseil d'initié : si tu travailles à Jakarta, habite près de ton bureau, même si le quartier t'ennuie. En Indonésie, la distance n'est pas un détail : c'est une variable de survie.

La migration interne, encouragée depuis les années 1970, a façonné une nouvelle carte humaine. Des millions d'Indonésiens ont quitté les îles densément peuplées pour repeupler les régions périphériques. Cette politique de "transmigration" a apaisé certaines zones, mais créé d'autres tensions : les Javanais arrivés dans l'Est ou au centre de l'archipel sont parfois perçus comme des colons économiques. Les identités se superposent, les rancunes restent.

Sur le plan politique, la religion s'invite souvent dans les urnes. Certaines provinces, comme Aceh, appliquent la charia de manière officielle, avec police religieuse et châtiments publics. Le reste du pays observe, souvent avec malaise, mais sans remettre en cause le principe d'autonomie régionale. Cette coexistence entre droit civil et droit religieux illustre la souplesse, ou la contradiction, du modèle indonésien : l'État veut rester laïc, sans jamais s'opposer frontalement à la foi majoritaire.

Règle tacite : les lois changent de visage d'une province à l'autre. Ce qui est banal à Bali peut être illégal à Banda Aceh. Informe-toi avant d'agir, pas après.

La mémoire collective, elle, reste un champ miné. L'année 1965 n'est jamais vraiment passée. Les purges anticomunistes orchestrées après le coup d'État manqué ont fait des centaines de milliers de morts. Le sujet reste tabou dans les manuels, mais omniprésent dans la mémoire des familles. Beaucoup savent, peu parlent. Les rares documentaires sur le sujet, comme *The Act of Killing*, ont ravivé des plaies sans qu'aucune réconciliation nationale n'ait jamais été entreprise.

Timor oriental, lui, est devenu le fantôme d'un passé colonial mal digéré. Son indépendance en 2002 a marqué la fin d'une ère, mais la douleur de la séparation reste présente dans les discours officiels. C'est un rappel constant que la puissance indonésienne a ses limites, et ses cicatrices.

Quant à la Papouasie, elle concentre à elle seule tous les paradoxes du pays : riche en ressources, pauvre en droits ; intégrée sur la carte, marginalisée dans les faits. Les symboles d'unité nationale y flottent partout, mais le sentiment d'appartenance reste fragile.

Astuce de survie : quand tu entends le mot "sécurité nationale", lis entre les lignes. Cela veut souvent dire "protéger l'image du pays", pas forcément ses habitants.

L'Indonésie se tient debout sur une ligne de faille. Ce n'est pas un pays divisé, mais un pays cousu. Et ces coutures, invisibles aux touristes, tiennent grâce à une volonté collective d'éviter le chaos. Les tensions existent, oui, mais la société indonésienne a développé un réflexe rare : celui de désamorcer avant d'exploser. Ici, la stabilité n'est pas un cadeau du ciel, c'est un effort quotidien. Et tant que cette discipline silencieuse perdure, le pays continuera d'avancer, bancal mais debout.